

**L'Orientation lacanienne 2008-2009**  
**Jacques-Alain Miller**

**Choses de finesse en psychanalyse**  
**XVI**

**Cours du 6 mai 2009**

J'ai donné à mon propos de cette année le titre de *Choses de finesse* – que j'ai emprunté à Pascal – pour signaler ma fatigue du concept. La finesse, en effet, c'est ce qu'on met en jeu quand le concept défaille, et dans la psychanalyse, il vaut mieux, dans la pratique, que le concept défaille, qu'on le laisse à la porte.

Avant, sans doute vaut-il mieux que l'analyste soit l'ami du concept, qu'il se cultive, qu'il ait une idée de ce dont lui-même et sa pratique sont le produit. Mais, dans la pratique, sans doute est-il préférable qu'il soit convaincu de la vanité des constructions. C'est à éclipses : beaucoup de savoir sans doute avant ; mais, comme analyste, il arrive dépourvu, et il considère celui qui arrive, qui arrive un par un, une par une, sans se sentir obligé de classer, de ranger, et même de diagnostiquer – bon, il fait ça bien sûr, par ailleurs, mais en tant qu'il n'est pas l'analyste de celui-là, c'est-à-dire d'un singulier.

C'est de cela qu'il s'agit dans la formation de l'analyste. C'est une formation qui comprend une clause finale qui est d'oublier. Oublier ce qu'il a appris. Et, en effet, s'ouvrir à l'autre – celui qu'on appelle le patient – comme jamais vu, comme inédit. Susceptible de sortir de lui – l'analyste – des phrases, des mots, des paroles, dont jamais il n'a eu l'idée. C'est à cette condition de nouveauté absolue qu'une analyse digne de ce nom a lieu.

J'ai terminé la dernière fois en évoquant une nouvelle alliance avec la jouissance impossible à négativer.

Cette expression de nouvelle alliance me revenait de ce que j'avais entendu puis écrit puis lu de Lacan lorsqu'il évoquait, dans son Séminaire XI, une nouvelle alliance avec la découverte de Freud : il indiquait par là quelque chose comme un *Nouveau Testament*, dont les pivots étaient la fonction de la parole et la structure de langage.

C'est ce qu'il a accompli en effet. Il a simplifié Freud. Il l'a recentré sur ce que la pratique qu'il a inaugurée nous donne comme matériel : *ce qui se dit*, quand ce-qui-se-dit n'est conditionné par aucune autre valeur que – on ne peut même pas dire *la vérité* – quand ce-qui-se-dit *vaut* en tant que tel ; alors, bien entendu, ça vaut pour séduire, ça vaut pour se faire aimer, ça vaut pour se tromper soi-même, ça vaut pour mentir, mais c'est pris *en tant que tel* – neutralisé. Nous n'avons affaire qu'à ça, et aux transformations de

ça, de ce-qui-se-dit. C'est déjà quelque chose que de constater que ce-qui-se-dit se transforme au cours du temps.

Mais, cette nouvelle alliance, marquée par la parole et le langage, j'ai ajouté qu'elle portait sur la jouissance en tant que impossible à négativer.

J'ai rappelé le symbole que Lacan lui avait assigné, une fois, page 823 des *Ecrits*, un *grand Phi* écrit en grec :



Cette écriture, *grosso modo* un cercle fendu d'un trait, qu'il qualifiait exactement de *phallus symbolique impossible à négativer* – virgule – *signifiant de la jouissance*, je l'ai distinguée parce que j'y ai vu l'annonce de ce qui devait être le tourment de son dernier enseignement. A savoir qu'il y a, pour le sujet, et plus exactement pour le parlêtre, de l'impossible à négativer, un positif absolu, que nous désignons comme la jouissance. Pas la libido freudienne, qui lui ressemble : la libido freudienne se déplace ; la jouissance *est là*, et elle demeure.

Evidemment, dire que c'est un signifiant, que la jouissance a un signifiant, est paradoxal, pour autant qu'un signifiant peut toujours être négativé dans la mesure où il ne se pose qu'en s'opposant. C'est la définition du signifiant. C'est une réalité oppositionnelle ; il n'a d'être que de s'opposer ; *S1 différent de S2*, le *S2* c'est tout ce qu'il n'est pas.

Alors, qu'est-ce que ça veut dire que la jouissance ait un signifiant qui ne se négative pas, et précisément quand ce signifiant, on invente de l'écrire avec le *Phi* emprunté au mot de phallus ? Eh bien, ça désigne une jouissance au-delà de la castration, ou, aussi bien, en-deçà.

Des analystes ont reconnu ça depuis longtemps. Ils en ont été embarrassés. Ils y ont vu, à l'occasion, le champ même de leur action. Ils ont pensé qu'ils avaient affaire à des formes archaïques, à des issues erronées de la libido se dirigeant sur des objets pré-génitaux. Ils ont pensé que c'était la jouissance qu'il ne fallait pas et que celle qu'il fallait était celle qui portait sur le corps de l'autre sexe. Ils ont donc écrit une histoire de la libido culminant dans la réalisation pleine et entière de l'hétérosexualité – pour dire son nom. Et ils ont pris ça comme la finalité de leur action : faire en sorte que le sujet renonce à des issues archaïques pour accéder à une forme *princeps* de la jouissance supposant d'en passer par le stade génital, à savoir par ce que l'on pourrait appeler *le stade de la castration*.

Mais l'expression d'une jouissance impossible à négativer dit autre chose : elle pointe vers ce que Lacan appelait *une supposition de l'expérience analytique*.

Dans sa bouche le mot de supposition a tout son poids. Sans doute, il est emprunté à la scolastique, qui déjà avait isolé ce terme, la *suppositio* : ce qui va sans dire et qu'on place en dessous de ce-qui-se-dit. Lacan lui a donné tout son éclat avec l'expression de sujet supposé savoir, qui se comprend d'elle-même et qui a fait florès pour cette raison. Par sujet supposé savoir il désignait une supposition de l'expérience analytique, l'état de déjà-là du savoir qui allait être acquis par le patient : au fond par sujet supposé savoir il désignait ce que Freud avait appelé l'inconscient. Eh bien ! il a ajouté une seconde

supposition à la supposition de savoir, cette seconde supposition, indissociable de la supposition du savoir, est celle de la substance jouissante, du corps supposé jouir.

S'il n'y avait pas un corps supposé jouir, il n'y aurait pas de psychanalyse. Il ne suffit pas du sujet supposé savoir.

Sa nouvelle alliance s'est signée sous les espèces de la fonction de la parole en tant qu'elle renvoie à la structure de langage, et le Lacan des familles, des classes, s'en tient là, alors que la fonction de la parole n'appelle pas seulement la référence à la structure du langage, mais à la substance de la jouissance. S'il n'y avait pas la substance de la jouissance, nous serions tous logiciens, un mot en vaudrait un autre, il n'y aurait rien qui ressemble au mot juste, au mot qui éclaire, au mot qui blesse, il n'y aurait que des mots qui démontrent. Or les mots font bien autre chose que démontrer, les mots percent, les mots émeuvent, les mots bouleversent, les mots s'inscrivent et sont inoubliables : c'est parce que la fonction de la parole n'est pas seulement liée à la structure du langage, mais bien à la substance de la jouissance.

Etrange substance. Lacan l'a construite à partir de ce que Descartes appelait la substance étendue, qu'il distinguait de la substance pensée. En raison de l'expérience analytique Lacan a ajouté une troisième substance.

La substance étendue, selon Descartes, se présente – dit en latin – *partes extra partes*, des parties hors de parties. Il désigne par là une substance toute en extériorité, où il n'y a pas de complication – au sens propre –, d'implication, d'involution, d'empiètement. Un espace qui est de pure extériorité, le pur espace, comme dit Lacan *l'espace moderne*, purifié de tout objet – c'est en cela qu'il dit, pensant à la psychanalyse, qu'on ne peut pas dire que ce soit prometteur, voyez le Séminaire *Encore* pages 25 et 26. Il est arrivé au philosophe, ami de Lacan, Merleau-Ponty, de parler de cet espace cartésien et il disait très bien que c'est un espace sans cachette, de part en part transparent.

La partie en tant qu'extérieure, la partie spatiale, exclut précisément l'entité du corps, l'unité de l'organisme : c'est ce que restitue la notion de substance jouissante. Si on peut la mettre au point, cette substance jouissante, si on peut mettre au point son concept, c'est à partir de ce qui rayonne dans l'expérience analytique en tant que *le jouir d'un corps*. Là, le mot corps n'est pas une partie de l'étendue. Sa définition radicale, si nous la prenons chez Lacan, est la suivante : *Un corps est ce qui se jouit*.

Le corps, l'entité du corps, est ce qu'il faut supposer pour que la jouissance ait un support.

C'est ce qui fait objection au concept du sujet du signifiant. C'est ce qui conduira Lacan à conceptualiser le patient, dans l'expérience analytique, comme un parlêtre – c'est ce qui l'oblige à remettre de l'être dans le coup. L'analyste n'y échappe pas : ça n'est pas sous le prétexte qu'il fait des interprétations qu'il va se prendre pour un sujet du signifiant. Il demeure quelque chose qui s'appelle sa présence ; ça ne peut pas être simplement une note en bas de page : en plus, il est présent ; c'est que, lui aussi, apporte son corps. Quand on s'imagine que tout ça c'est des sujets du signifiant, c'est simple, on fait des analyses par téléphone (*rires*). Ça vous fait rigoler ! Vous êtes des bons petits Parisiens, des bons petits Français. Ça se pratique, l'analyse par téléphone. Au nom de Lacan. De sujet du signifiant à sujet du signifiant. J'ai récupéré quelques uns de ceux qui étaient passés par cette moulinette-là eh bien ! je peux vous dire : ça compte pour du beurre ! ça n'existe

pas ! c'est une plaisanterie. Mauvaise. C'est dommage ! imaginez le champ qui nous serait ouvert par internet (*rires*) !

Il faut qu'il y ait du corps dans l'affaire, du corps en tant qu'il est ce-qui-se-jouit. Ah, ce-qui-se-jouit ça ne veut pas dire qu'il s'en paye une tranche, ça peut aussi bien vouloir dire qu'il s'ennuie, qu'il *décharite* comme dit Lacan – qu'il fait le déchet de la charité. Mais il faut qu'il y ait du corps dans l'affaire, de la présence, comme on dit. Du corps.

Quel est le rapport entre le corps qui se jouit et la parole ?

Lacan dit que *le corps ne se jouit qu'à condition de le corporiser de façon signifiante* – il dit ça comme ça précisément dans son Séminaire *Encore*, je prends ça comme repère, mais là il est sur le chemin qui le conduit à son dernier enseignement, il n'y est pas encore tout à fait. Alors, qu'est-ce que c'est que cette référence-là, la corporisation signifiante ? Si j'essaie de la représenter, je trouve ça, sur la piste de quoi nous met Freud dans « Un enfant est battu », la flagellation.

Là, dans la scène de la flagellation, nous avons le rapport le plus direct, le plus immédiat entre le signifiant et le corps, nous avons comme la matrice de l'incidence de l'Autre sur le corps : il le marque – il le marque comme chair à jouir. C'est ce que Lacan appelle *la gloire de la marque*, et, s'il la place à *la racine du fantasme*, c'est qu'il se réfère bien entendu au texte *princeps* de Freud. Le corps frappé est en même temps le corps glorieux, le corps qui a mérité de l'Autre qu'il s'évertue sur lui pour y laisser sa trace. Ça se retrouve dans l'étrange jalousie des filles quand le père bat les garçons : les filles n'ont pas droit à ça alors elles le déplorent sans le savoir. La marque, là, est aussi un signifiant paradoxal : elle ne rentre pas dans un système qui serait la structure de langage ; elle vaut comme un insigne, solitaire, absolu, qui identifie un corps comme objet de jouissance.

C'est le résultat d'une colère – mais la colère est une jouissance.

Quand il est sur le chemin de l'impossible à négativer et qu'il n'y arrive pas encore, Lacan conceptualise cette marque comme un manque, comme si elle introduisait un moins, qui devrait être par la suite rémunéré par un plus-de-jouir. Autrement dit, il voit, dans cette matrice, non pas la transgression, mais l'entropie, non pas un franchissement, mais une déperdition, qui serait rémunérée par divers bouchons, selon une formule que j'écrirai au tableau : *S<sub>1</sub>, pour la marque, produit un manque, comblé par un bouchon qui est l'objet petit a.*

$$S_1 \longrightarrow \text{manque} \longrightarrow (a)$$

C'est poser que le signifiant, et ce qui s'en développe, l'articulation du savoir, est un moyen de jouissance, et cette définition du savoir comme moyen de jouissance, on peut argumenter que l'expérience analytique la vérifie. Mais ça n'est encore que semblant. C'est vrai, ça se tient, la scénographie du fantasme vérifie cette formule – allons jusque là – et précisément ça n'est qu'une scénographie c'est-à-dire que c'est affaire de semblant. Ce *petit a*, dont la capture a longtemps semblé à Lacan si essentielle, ce *petit a*, au regard de la jouissance impossible à négativer, n'est qu'un semblant d'être. Ça n'est que le répondant du signifiant. C'est ce qui est mis en fonction imaginaire d'une unité de jouissance, celle-là même que le marquis de Sade inscrivait dans ses carnets : *Encore un coup* – encore un coup de jouissance – c'est-à-dire qu'il en faisait une unité comptable.

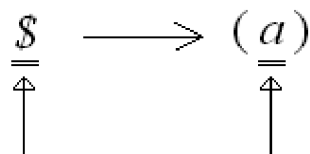
C'est une dimension de l'expérience, et spécialement une dimension de l'expérience du côté mâle – c'est bien la perspective qui a dominé dans la psychanalyse. Lacan a pu seriner pendant des années que son objet *petit a* c'était autre chose qu'un signifiant, n'empêche qu'il donnait à cet objet l'unité discriminante du signifiant. Le résultat a été ce vagissement : Quel est mon objet *petit a* ?

Eh bien, la substance jouissante va bien au-delà de l'unité de jouissance marquée *petit a*. Et ce que Lacan a appelé, à la fin des fins, *le sinthome*, est un concept qui essaye de s'approcher de la substance jouissante, de la dimension ontique de la jouissance.

L'objet *petit a*, ça n'est pas un être, l'objet *petit a*, c'est un vide. Ce qu'on appelle l'objet *petit a*, c'est l'inadéquation de la demande, c'est l'inadéquation de ce qui, dans le signifiant, se formule comme une demande. Et le désir, dont on dit que cet objet *petit a* est la cause, eh bien le désir c'est un fantôme, c'est un fantôme signifiant, dans la mesure où aucun être ne le supporte.

Evidemment, cela oblige à mettre un bémol à ce moment de l'expérience que Lacan appelait la passe, car c'est un moment dont l'essentiel avait lieu au niveau du fantasme et qui laissait intouchée la jouissance en tant qu'impossible à négativer. C'est dans cette mesure que Lacan a pu dire, une fois, que la passe était un échec. La passe était faite pour mettre en évidence cette révélation de l'unité de jouissance telle qu'elle figure dans le fantasme, c'est-à-dire imaginairement, et la passe validait cet effet d'être, qui n'est que pseudo car ce qui s'atteint là n'est que l'objet *petit a* comme semblant d'être.

En résumé, l'idée de la passe c'est que le sujet du signifiant se trouverait capable de se destituer (*JAM écrit et souligne \$*) pour reconnaître (*JAM trace une flèche*) son être dans l'objet *petit a* (*JAM écrit et souligne petit a entre parenthèses*). Destitution subjective (*JAM trace une flèche sous le \$*) et, là, renforcement d'être (*JAM trace une flèche sous petit a*) :



Mais, si Lacan ne s'est pas arrêté là, c'est que la passe lui est apparue pour être un mirage, c'est-à-dire un effet imaginaire, un mirage de la vérité, une vérité sans doute, une vérité qui se raconte, authentique, mais qui n'en reste pas moins menteuse au regard de la jouissance impossible à négativer. Et comment ne pas valider le caractère illusoire de ces transformations subites au regard de ce que l'expérience nous propose : des approximations, des acheminements difficiles, des extractions douloureuses, perpétuées, qui laissent le franchissement de la passe dans son statut de souvenir d'un bonheur. Je ne le dis que d'entendre les passants, les passés, les AE, après la passe – parce qu'il y a une analyse d'après la passe, c'est un fait, et elle progresse dans l'élément de la quantité –, qui ont laissé derrière l'illusion du franchissement définitif.

Il y a une jouissance opaque, qui exclut le sens – gardons cela de ce qui est apparu à Lacan à la fin. Il y a une jouissance rétive, rebelle, incompatible au regard de la structure du langage, qui ne se laisse pas signifier.

L'analyste, précisément parce qu'il fait parler, ne peut, quand il a affaire à cette jouissance, que recourir au sens, que donner du sens à la jouissance, et le sens qu'il donne, en définitive, est toujours œdipien, ou, au moins, est toujours *paternel*. Même dans ce qui de la sexualité féminine excède l'Œdipe, il a recours au paternel.

Il y a aussi un père au-delà de l'Œdipe.

Il a recours au sens pour résoudre l'énigme de la jouissance et la question est là : est-ce que la jouissance impossible à négativer est un problème à résoudre ? Il se pourrait que, une fois la passe accomplie, elle soit une solution, et qu'il s'agisse de la reconnaître. Et donc que la question soit de réconciliation, d'alliance avec cette jouissance, à quoi préside non pas le non – *n. o. n.* – mais bien le oui, le oui à la contingence qui m'a fait ce que je suis.

Ce que je suis n'est que la façon dont ça se jouit. C'est ça le *cogito* lacanien : *Je suis donc se jouit*.

Cela suppose sans doute que le moi ait été écrêté de l'appareil. Et il se pourrait, dès lors, qu'une analyse ait à reconduire le sujet à cette acéphalité, afin d'obtenir le seul *cogito* qui vaille, celui d'une jouissance sans non, impossible à négativer.

A la semaine prochaine (*applaudissements*).